



Regard sur

Generation Rising — The Time of the Québec Student Spring de Shawn Katz

Commentaire de livre

24 août 2017





Commentaire de livre

Regard sur

Generation Rising — The Time of the Québec Student Spring de Shawn Katz

24 août 2017

Auteure

Karine Régimbald

Doctorante

École d'études politiques

Université d'Ottawa

Commentaire

À l'occasion d'un travail de maîtrise, il m'a été donné d'explorer les tenants et aboutissants de ce que l'on a appelé le « printemps érable ». Je cherchais alors, par-delà toute forme d'angélisme à l'endroit des étudiants grévistes, à démontrer qu'il y avait une forme d'utopie au sein des écrits de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ).

Dans le cadre de cette présentation, je me concentrerai sur le chapitre 11 de l'ouvrage, qui m'a semblé être au cœur de l'argumentation de Katz. Ce chapitre énonce la thèse principale du livre : le printemps érable serait essentiellement dû à un « clash » des générations, entre la jeunesse porteuse d'une culture démocratique moins institutionnalisée et les baby-boomers désireux de maintenir le *statu quo* politique. Cette thèse invite, selon moi, à une discussion sur la participation citoyenne hors des institutions politiques traditionnelles, c'est-à-dire qu'elle invite à penser la démocratie et sa redéfinition en dehors du spectre de l'État et de la démocratie libérale représentative.

Je rappelle d'abord les grandes lignes du chapitre pour ensuite poser des questions qui appellent selon moi un débat.

Le « printemps érable » est perçu par Katz comme une lutte entre une génération vieillissante, les baby-boomers, considérés par l'auteur comme gardiens du *statu quo*, c'est-à-dire de la démocratie libérale représentative, et d'une jeunesse avide de prendre part activement à la vie sociale et politique. Cette lutte entre générations s'inscrit dans un cadre altermondialiste.

Pour les baby-boomers, il s'agit, selon Katz, de ne pas ébranler le cours normal des choses, qui se définit essentiellement à partir d'un angle économique. Comme Katz (2014 : 151) le souligne de façon schématique : « We were speaking a different tongues », car c'est précisément ce que refuserait la plus jeune génération.

Les bases de la critique proposée par la jeunesse québécoise

Pour la jeunesse, la démocratie libérale représentative génère la mise à distance des citoyens. Les élections, principal moyen d'échanges entre les élus et le peuple, ne suffisent pas à générer une réelle participation citoyenne, puisqu'en dehors des périodes électorales, les citoyens sont laissés de côté.

En outre, ce modèle politique est tenu pour autoritaire et « hétéronomique ». Ce n'est, en effet, qu'une minorité d'individus, les élus, qui prennent les décisions pour l'ensemble des citoyens. Cette façon de procéder concourt, selon Katz, à susciter un sentiment d'impuissance face aux décisions prises et ultimement, au désintérêt envers la chose publique (*Ibid.* 151).

Les fédérations étudiantes, la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ) et la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ), qui défendent l'idée de concertation, ont été par moment mises en difficulté au cours du conflit. Ces fédérations ont été accusées de manquer de transparence par certaines de leurs associations membres et de ne pas respecter les décisions prises lors des congrès. Plusieurs associations se sont désaffiliées pour joindre les rangs de la Coalition large de l'ASSÉ (CLASSE), perçue comme plus démocratique. Pour Katz, la crise qui a sévi au sein des

féderations étudiantes peut être comprise comme l'expression de celle qui anime les démocraties libérales représentatives.

Mais est-il suffisant de faire du mouvement des carrés rouges un vecteur de négation seulement? Ne faut-il pas y voir aussi le lieu d'une affirmation?

Pour Katz, on ne peut certes pas rendre justice au mouvement étudiant en l'inscrivant dans la négation pure, c'est-à-dire en le considérant comme un groupement contestataire qui ne propose rien. Katz voit ainsi dans le mouvement un lieu où est revendiquée une autre démocratie. Le mouvement étudiant a indéniablement un aspect innovateur, en ce qu'il est en quête de pratiques politiques qui se situent hors des institutions classiques. Par exemple, le mouvement étudiant a revendiqué l'élargissement de l'espace politique à la rue, compris comme lieu de pouvoir citoyen et de politisation. Il a également mis en évidence ce que Katz (2014 : 151) nomme à la suite du sociologue Manuel Castells, la « société de réseautage », fondée sur les réseaux sociaux et l'Internet.

La « nouvelle culture démocratique »

Pour Katz, la démocratie à laquelle aspirent les étudiants valorise la prise de décision par le bas, par l'ensemble des citoyens. Cette jeunesse que Katz présente comme étant en rupture avec la politique traditionnelle a, selon ses termes, « soif ». Elle milite pour une démocratie qui s'inscrit à même un mouvement décentralisé, horizontal et fonctionnant par réseautage.

Le réseautage qu'offrent les moyens de communication a été, selon Katz, un facteur déterminant lors des événements de 2012. Il a permis d'inscrire le mouvement dans la durée, d'augmenter son ampleur et de redonner confiance aux citoyens en mettant en avant des valeurs telles que la transparence, la coopération et la solidarité – ce que la politique classique, en raison de l'emprise qu'exerce l'élite au pouvoir sur la vie politique, ne permet pas. Le réseautage a, selon l'auteur, permis ni plus ni moins de retrouver un sens de la société, un sens de la communauté, à prendre ses distances par rapport à la société de marché et de l'individualisme à tout crin.

Questions et débat

Cette mise en contexte me permet maintenant de soulever certaines questions qui peuvent éventuellement servir aux fins de la discussion. Mon intention ici est de tenter de comprendre la portée du discours de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ) en le mettant en rapport avec ce que dit Katz dans son livre. Je me permets d'accorder une plus grande importance aux propos de l'ASSÉ puisque l'auteur reprend bon nombre d'arguments du regroupement étudiant.

Generation Rising est sans aucun doute un livre engagé, qui prend résolument position en faveur des étudiants, plus précisément en faveur de l'ASSÉ ainsi que des principes et des pratiques qu'elle défend. À l'instar de l'ASSÉ, on présente, à plusieurs reprises dans le livre, le gouvernement québécois comme une espèce de Léviathan, un monstre dont le seul intérêt serait d'assurer la sécurité en imposant son autorité, dans l'optique hobbesienne de la conservation de soi. Autrement dit, l'État, dans le sillage du conflit étudiant, est présenté comme essentiellement répressif. On le dit d'ailleurs formellement, lorsqu'il est question de la loi 12, qui cherchait à encadrer le droit de manifester, et lorsqu'on relate les événements entourant le Congrès du Parti libéral à Victoriaville. En ce sens, l'État est présenté comme une entité qui cherche ni plus ni moins qu'à instituer un système fondé sur la peur. Plusieurs documents mettent en lumière le recours abusif à la violence par les forces policières lors du printemps érable. De plus, l'ASSÉ évoque, dans le sillage d'Antonio Gramsci et de son concept d'hégémonie, le contrôle idéologique que vise à exercer l'État sur les citoyens. Katz en parle abondamment quand il traite de la question du primat de l'économie inhérent à l'idéologie néolibérale, idéologie à laquelle le gouvernement de Jean Charest adhérerait. Il justifie d'ailleurs la thèse centrale de son livre – le printemps érable est essentiellement dû à un clash de génération – à partir d'arguments principalement économiques. Selon Katz, et comme l'ASSÉ l'a fait valoir lors de la crise étudiante, l'État a pour rôle de veiller au bon fonctionnement du système capitaliste et d'en perpétuer les rouages.

Le livre ne mentionne cependant pas le fait que l'ASSÉ revendiquait également très clairement le soutien financier de l'État afin de garantir à tous une éducation gratuite, laïque et accessible. L'État est en ce sens considéré par l'ASSÉ comme étant responsable de prodiguer une éducation à tous les citoyens peu importe leurs conditions sociales, et ce, en vue de permettre à tous de développer une pensée critique. N'y a-t-il pas là la présence d'un double discours, d'une tension au sein du discours du regroupement étudiant? Comment peut-on tenir les deux bouts de la chaîne et demeurer cohérent dans l'espace public?

Dans le livre de Katz, on évoque une frange du mouvement étudiant qui proviendrait de la culture libérale libertaire issue de la nouvelle gauche des années 1970. Cette gauche serait à l'origine de mouvements tels que celui des carrés rouges et de sa frange considérée comme la plus radicale. Sans qu'il y ait une définition claire de la démocratie dans le livre, on semble la définir essentiellement comme devant être décentralisée, horizontale, critique du capitalisme mondialisé et du déficit démocratique du monde occidental, ce qui rappelle grandement les aspirations altermondialistes. Le chapitre 11, je l'ai déjà dit, insiste sur la culture de réseaux entretenue par la jeunesse durant la crise étudiante, qui s'est manifestée à partir de diverses plateformes,

notamment Internet, Facebook et Twitter. Cette jeunesse qui a grandi avec la technologie et les moyens de communication a fait son éducation politique et a appris à socialiser sur Internet, nous dit Katz, ce qui aurait grandement influencé sa vision de la démocratie.

Mais le modèle réticulaire ne reprend-il pas à plusieurs égards la structure désormais favorisée par les grandes corporations, qui fonctionnent par réseaux au même titre que la jeunesse dont nous parle Katz? Boltanski et Chiappello (cités dans Pleyers, 2009 : 95), par exemple, constatent que le mode de fonctionnement réticulaire est au cœur de ce qu'ils nomment le « nouvel esprit du capitalisme ». Le réseautage, considéré comme plus efficace, attire indéniablement certes les entreprises et de plus en plus ce que Geoffrey Pleyers (2009 : 97) appelle le « monde de l'engagement » :

« Dans le monde de l'entreprise (Castells, 1998: 23; Boltanski et Chiappello, 1999; Anheier et Themudo, 2002) comme dans celui de l'engagement, acteurs et analystes semblent tous "ratifier l'efficacité supérieure du réseau" (Dumoulin, 2007 : 130) sur la base de qualités qui lui sont prêtées : "vitesse, capacité à échanger des informations, fluidité et adaptabilité des liens" (Dumoulin, 2007 : 130). Bref, dans l'entreprise comme dans l'altermondialisme, on somme les individus de s'adapter sans cesse aux nouvelles réalités du marché ou de l'engagement, ce qui ne permet pas ultimement aux individus de s'ancrer dans des repères culturels, sociaux ou historiques. »

N'y a-t-il pas là une contradiction entre d'un côté la valorisation d'un modèle réticulaire perçu comme expression d'une autre démocratie, et la critique qui se veut radicale formulée par le mouvement à l'endroit du capitalisme mondialisé et de la société de consommation?

La culture libérale libertaire héritée des années 1970 se définit essentiellement comme une critique de l'ordre établi, comprise sous la figure de l'État, voire par la négation du principe d'autorité qui lui est inhérente – bref par un refus de toute contrainte pouvant découler des institutions fondées sur ce principe. Comment alors peut-on à la fois faire de la contestation son *modus operandi* et supposer que la démocratie défendue par la CLASSE, l'organisation provisoire chapeauté par l'ASSÉ lors du printemps érable, peut participer d'une forme de positivité, d'affirmation? N'y a-t-il pas là également une contradiction?

Finalement, j'aimerais demander à l'auteur ce qu'il faut entendre par éducation humaniste (p.157). À aucun moment dans le livre on ne décrit l'idée d'éducation humaniste alors qu'on y fait pourtant référence à plusieurs reprises.

Bibliographie

PLEYERS, Geoffrey (2009). « Horizontalité et efficacité dans les réseaux altermondialistes », *Sociologie et sociétés*, vol. 41, n ° 2, p. 89-110.



Centre interdisciplinaire de recherche
sur la citoyenneté et les minorités

Faculté des sciences sociales

120 Université

Pavillon des Sciences sociales

Pièce 5001

Ottawa, Ontario, Canada K1N 6N5

Tél. : 613-562-5800 poste 7235

Télec. : 613-562-5350

circem@uOttawa.ca

sciencessociales.uottawa.ca/circem/

